

Bébé à risque d'autisme en traitement conjoint : vise-t-on la réversibilité totale ?

Marie-Christine Laznik

Marine et sa mère fréquentaient, dans la PMI de leur quartier, un groupe de rencontre bébé-mère. Les animateurs étaient inquiets face à ce bébé qui n'avait aucun échange de regard avec sa mère et dont le regard devenait à chaque fois plus difficile à capter pour l'équipe. Ils demandèrent à la psychologue de la PMI de venir. Elle aussi fut très inquiète. La psychologue, de formation psychanalytique, me l'adresse le jour suivant. En pensant que ce bébé présentait des signes de risque d'évolution autistique, je les ai reçues le plus vite possible.

LES PREMIÈRES SÉANCES

Première séance (2 janvier 2002)

Marine arrive dans le porte-bébé sur le ventre de sa mère. Elle se cambre fortement, d'une manière qui évoque un opisthotonos, et son regard semble chercher à s'accrocher au plafond.

Marie-Christine LAZNIK est psychanalyste, membre de l'AU ; elle travaille à la consultation bébés-parents du centre Alfred-Binet, elle est membre cofondateur de PREAUT.

Dans le bureau, la mère me dit qu'elle n'arrive pas à croiser son regard. Elle me parle des grandes difficultés qu'elle a eues avec son bébé autour de douleurs abdominales intenses. Elle en a parlé au pédiatre qui a minimisé en expliquant que c'était fréquent chez les bébés, et que cela se réglerait avec le temps. Marine pleure très longtemps et de façon très intense. La mère est débordée par ses pleurs et n'arrive pas à la calmer, prise de détresse face aux hurlements de sa fille.

Dès que sa mère la tient sur ses genoux face à elle, pour capter son regard, Marine se jette en arrière. J'arrive à capter le regard de Marine, à condition de la mettre dans un transat devant moi.

Je raconte à Marine ce que sa mère vient de m'expliquer. Mes phrases sont simples et je pense que Marine est surtout accrochée à l'intonation de ma voix. Elle se calme tout doucement. J'introduis sa mère, qu'elle regarde alors en faisant de petits mouvements des bras. Je les traduis tout de suite : « Maman, je veux aller dans tes bras. »

Sa mère ne pouvait pas interpréter ces mouvements comme adressés à elle. Elle me dira à plusieurs reprises : « Elle ne me demande pas, elle ne m'appelle pas. »

Comme je dis, à la place de Marine, qu'à 3 mois et demi on ne sait pas faire des mouvements mieux que cela, la mère, attendrie, la prend dans ses bras. Je suis frappée par ce qui se passe. Ce bébé hypertonique se laisse aller alors dans les bras de sa mère, comme si elle se lâchait, et tandis que je lui dis doucement combien elle est bien là, elle s'endort.

La mère me raconte alors combien elle se sent perdue, son mari travaillant toute la journée. Elle a ses parents, mais elle ne peut pas attendre grand-chose d'eux. Sa mère lui a dit que les bébés, cela la fatigue. Madame a eu Marine à presque 40 ans, c'est son premier enfant. Quand elle leur a annoncé sa grossesse, ils lui ont demandé pourquoi elle n'avait pas fait un bébé plus tôt, c'était trop tard pour eux, cela allait les fatiguer. Elle associe sur le fait que la seule chose que sa mère avait pu dire de sa propre naissance à elle, c'était combien cela l'avait fatiguée, épuisée.

J'écoute, mais je ne souligne que la terrible difficulté dans laquelle elle est face à la douleur de sa fille, je lui demande d'insister auprès du pédiatre pour qu'il donne un traitement contre ces

douleurs. Rien d'autre. Je sens que ce bébé qui hurle de douleur vient lui confirmer son fantasme d'être mauvaise mère.

Au bout d'une demi-heure, Marine est réveillée par ses coliques ; elle se tortille, secouée de spasmes, tandis que sa mère est dans un désarroi total. Je lui parle en reprenant le rythme et l'intensité de sa souffrance. J'arrive à la capter et à la calmer ainsi, mais la mère n'arrive plus à capter son regard. Marine repart avec les yeux au plafond et le haut du corps très en arrière.

Deuxième séance, quinze jours après

Les parents ont changé de pédiatre ; le nouveau a prescrit un médicament pour la douleur et les crises de souffrance de Marine ont disparu. Après la première séance, la mère arrivait à capter un peu son regard. Depuis quelques jours, il plafonne à nouveau. Il était temps de revenir voir M^{me} Laznik.

Je redis à Marine, qui est dans un transat face à nous trois – la pédopsychiatre est présente – ce que sa mère vient de me raconter. J'ai son regard qui me fait des grands sourires.

Marine, qui vient juste d'avoir 4 mois, tète ses mains qui lui échappent. Très attentive, sa mère l'aide à tenir ses petites mains près de sa bouche. Du coup, Marine se met à sucer le doigt de sa mère avec un plaisir évident. Je parle à la place de Marine : « Hum ! Qu'est-ce qu'il est bon, le doigt de ma maman ! C'est délicieux ! » Marine le tète avec encore plus d'élan.

– « Mais si elle aime tellement cela, il faudra qu'on lui offre un bâton de réglisse ! » dit la mère.

Je parle encore à la place de Marine :

– « Mais maman, c'est ton doigt que j'aime ! C'est tellement bon, le doigt de maman ! »

La mère :

– « Ah ! Oui, c'est vrai, les bâtons de réglisse, ce n'est pas encore de ton âge. »

Je me retourne alors vers la mère pour lui faire remarquer combien elle aime le doigt de sa maman, qui est bon comme un petit sucre.

Sur un ton de confiance, la mère me dit :

– « Je vais vous avouer, moi aussi je trouve le petit doigt de Marine bon comme un sucre. »

Sur le même ton de confiance, je lui demande :

– « Et le petit pied ? »

La mère, dont la fille tète toujours le doigt, avoue avec un gloussement de plaisir :

– « Et même le petit ventre parfois ! ».

La voix de la mère, qui avoue son plaisir, est envoûtante, Marine la regarde et se met à vocaliser de toutes ses forces :

– « Guo, te, re, te. »

La mère, très émue, lui dit :

– « Mais il faudrait un traducteur pour m'expliquer tout ce que tu me racontes là ! »

Je dis alors à Marine que sa maman a été tellement malheureuse de la voir souffrir du ventre, qu'elle s'est sentie si impuissante à la soulager, qu'elle a perdu toute confiance dans sa capacité d'être une maman. Marine regarde alternativement vers moi et vers sa mère qui acquiesce en lui souriant. Sa petite fille répond à son sourire.

La mère pleure :

– « Tu sais, Marine, c'est de joie que maman pleure. »

Cette reconnaissance de son bébé comme source de joie (de grand plaisir) pour la mère doit probablement induire une modification dans la prosodie maternelle. Le bébé est appelé par cette voix et entre dans une véritable « proto-conversation ». La mise en place du troisième temps du circuit pulsionnel a introduit une nouvelle dynamique entre ce bébé et sa mère.

Remarquons que notre travail d'analyste, ici, ressemble à ce que nous faisons en psychodrame psychanalytique : jouer des rôles pour faire passer des possibilités de représentations qui ne s'adressent pas nécessairement au moi conscient, vigile, de la mère.

Je reçois Marine et sa mère trois fois par mois

Madame dit que Marine est toujours « disponible » dans les jours qui suivent la séance. Mais au bout d'une dizaine de jours, son regard tend à plafonner à nouveau.

Dans les séances, Marine peut rester attachée très longtemps à mon regard, surtout si je lui parle, mais elle quitte le regard de sa mère beaucoup plus rapidement. Je lui dis qu'elle doit lire dans les yeux de maman des soucis qu'elle n'aime pas y voir.

Marine a instauré un protocole dans les séances : elle commence par être avec nous, surtout accrochée à mon regard, puis nous parlons des soucis de maman. Sa mère la berce, elle lâche dans les bras maternels son hypertonie et s'endort, souvent au son de ma voix, qui se fait volontairement basse et monocorde. Pendant le sommeil de sa fille, sa mère me parle d'elle, de sa vie conjugale, de ses parents, de ce qui la blesse. Ce sont donc des séances très longues, de plus d'une heure.

Quelque temps plus tard

Marine est mise à la crèche et la mère reprend son travail. La crèche ne devinera pas par quelles inquiétudes nous sommes passées. L'équipe soulignera cependant que Marine a « ses têtes ». Il y a des dames auxquelles elle ne répond jamais, comme si elles n'existaient pas et d'autres, surtout une, Marie, à qui Marine va s'accrocher de façon centrale.

À une autre séance

Tandis que Marine dort, la mère me racontera l'histoire de sa grand-mère, issue d'une famille d'agriculteurs d'une des régions les plus perdues de la France. La mère de la grand-mère (donc l'arrière-grand-mère de Madame) avait été mariée à ce paysan dont la ferme était si reculée. Il lui avait fait, coup sur coup, trois filles. Tout porte à penser qu'elle aurait souhaité une autre vie et que ses bébés n'étaient pas une énorme source de joie pour elle. Deux de ces filles n'eurent jamais d'enfant. Seule la mère de Madame eut une fille et le bébé était fatigant pour elle.

Par contre, en évoquant les parents de son père, son regard s'illumine, elle rit même en se souvenant de comment son grand-père avait trompé les Allemands pendant la guerre. Marine se retourne, étonnée d'entendre rire sa mère, la regarde, et rit à son tour.

Quand Marine a 10 mois

Madame me raconte que, en jouant avec sa fille, elle a fait semblant de boire le biberon. Face à une telle audace ludique de

sa mère, Marine a d'abord été étonnée, puis elle s'est mise à rire. Mais cela n'a eu lieu qu'après l'instauration d'un travail plus personnel pour Madame, rendu possible de la façon suivante :

Madame arrive à une séance et énonce : « Marine, va très bien, elle. »

Elle pose sa petite fille par terre. Marine a 9 mois, elle marche à quatre pattes et montre de l'intérêt pour moi, mais aussi pour les objets. Je reprends : « Marine va en effet très bien, et vous ? »

La mère se cache le visage dans les mains et se met à pleurer. Elle ne s'était jamais laissée aller comme cela. Marine va vers sa mère et lui tend les bras. Elle se blottit très gentiment contre sa mère, tandis que je nomme ce qu'elle fait. La mère essaye de lui sourire dans ses pleurs. À ce moment, et à notre grande surprise, Marine pointe à sa maman un très beau mobile coloré accroché au plafond de mon bureau. À chaque fois que Marine pleurait, Madame allait lui montrer le beau mobile pour la consoler. Nous comprenons, en même temps, que Marine, identifiée à sa mère, essaie de la consoler. La mère est très émue, mais dit qu'elle est bien petite pour avoir déjà à consoler sa mère. Mieux vaudrait qu'elle vienne parler à Madame Laznik, dit-elle. Ce que nous faisons.

À 11 mois

Marine cherche sa mère du regard, à chaque fois qu'elle va entreprendre une action, ou même entrer en contact avec moi. Le lien me semble établi entre elles deux, mais je continuerai à les suivre après les vacances.

LA RECHUTE DE MARINE À 15 MOIS

Après les vacances d'été, je retrouve une adorable petite fille de 13 mois qui marche et qui s'adresse à moi et à sa mère dans un tonique dialogue sonore. Sa fille lui paraissant aller très bien, la mère me demande de continuer à venir pour parler d'elle-même ; j'acquiesce. Mais, dès la fin de la première séance, la mère commente une certaine fermeture chez Marine. Au bout d'un mois, la fermeture se confirme et Marine erre sans cesse. La mère me demande de la revoir.

Quand je la reçois, je suis confrontée à une petite fille vaquant partout, qui ne me décroche pas un regard. De même à la séance suivante. Marine ne ressemble pas à un bébé de 15 mois en devenir autistique qui n'aurait jamais été pris en charge, puisque son refus de communiquer ne l'empêche pas de suivre intellectuellement ce qui se passe ; je dois reconnaître qu'elle a fait une grave rechute.

Le père vient me dire son inquiétude pour sa fille qui a passé le week-end à empiler, seule dans son coin, des boîtes de cassettes vidéo. Il me demande si je n'avais jamais pensé à l'autisme pour elle. Je lui réponds que cette maladie n'est diagnostiquée, en tant que telle, qu'à 3 ans et que nous faisons ce qu'il faut pour que ce diagnostic ne puisse pas être posé. Remarquons, au passage, combien les parents ne sont pas dupes des problèmes de leur enfant, quand ils osent en parler.

Pendant les deux années qui ont suivi la rechute de Marine, nous avons filmé pratiquement toutes les séances. Voici quelques extraits de la troisième, qui suit, de quelques heures, cet entretien avec les parents.

En arrivant, la mère commente sur un ton qui essaie d'être enjoué : « En venant, on a beaucoup regardé le plafond du métro, de l'ascenseur. » Je lui réponds, sur le même ton : « Pour prouver à maman qu'elle a bien raison de se donner le mal de l'amener voir M^{me} Laznik. » Cet enjouement sert à faire face à l'absence totale de contact avec Marine. Celle-ci, installée face à une petite table de jeu, met et retire inlassablement des gros feutres dans un pot qui se trouve face à elle. Elle a un peu de fièvre et a refusé le goûter à la crèche. La mère entreprend de lui donner un yaourt ; ce sera la seule fois qu'elle la nourrira en séance. Marine se laisse enlever la tétine sans quitter un seul instant les feutres du regard et, toujours en les regardant, elle ouvre la bouche à la cuillère de yaourt, tandis que sa mère se plaint de ne pas arriver à capter son regard : « J'essaie des fois mais je n'y arrive pas. Elle tourne la tête. » Quand je m'adresse à elle, elle ne répond pas plus. Comme si ma voix n'était qu'un bruit parmi d'autres. Les cuillères se succèdent dans la bouche de Marine qui se laisse nourrir tout en ne détachant ni son attention ni son regard des feutres. Un crayon glisse de la table, Marine geint en

essayant de le rattraper. Je le lui rapporte en disant : « Tiens, Marine. » Elle le prend, sans un regard. Je commente à sa place : « Non, je ne regarde pas M^{me} Laznik. » La mère, avec qui on a beaucoup travaillé pendant la première année de vie de Marine, répond à sa place : « Non, j'ai trouvé ma petite chaise, je suis bien installée. Voilà. » Ce type de tour de parole, qui l'avait tant amusée bébé, tombe maintenant dans le vide. La mère, qui continue de la nourrir, vise mal et le yaourt se retrouve sur la joue. Marine n'a aucune réaction.

Il y a dix minutes que la séance a commencé et elle semble devoir se passer sur le mode des deux précédentes, sans aucun lien entre nous et Marine. Je me dis que cette situation ne peut durer, que l'enfant est en danger. Ce renfermement, réinstallé depuis presque deux mois, ne peut pas ne pas nuire à son appareil psychique.

Le professeur René Diatkine et le docteur Jean Bergès disaient, l'un comme l'autre, qu'il devait y avoir une « psychosomatique » de l'autisme, que le non-usage de l'organe devait bien léser l'organe. Et il y a longtemps que ma lecture des films familiaux des bébés devenus autiste m'a enseigné que le fait qu'ils n'aillent pas vers l'Autre est là d'emblée, dès la naissance. Ce qui n'exclut pas que des facteurs complexes, que nous ne connaissons pas encore, aient pu jouer pendant la grossesse. Geneviève Haag parle d'une racine prénatale du problème du sonore qui lui est apparue comme très importante.

Mon expérience avec Marine, et sa rechute, m'ont enseigné qu'il doit y avoir un facteur supplémentaire en jeu, en plus de celui démontré par Zilbovicius et les autres chercheurs en imagerie cérébrale. Même après avoir, bébé, découvert son attirance pour la voix et le visage humain, Marine a été capable de se refermer. Je me suis souvent posé des questions sur les causes de cette rechute. Il y avait bien sûr, le fait que j'avais accepté d'arrêter de la voir, demande de la mère à laquelle j'avais acquiescé d'autant plus volontiers que l'interruption de cinquante jours pour les vacances d'été ne semblait pas l'avoir affectée. Plus tard, j'apprendrai qu'elle n'avait fait sa rentrée en crèche qu'après mon retour, rentrée particulièrement difficile, les deux référentes auxquelles elle s'était habituée n'étant plus là. J'apprendrai aussi, que pour la

mère, la reprise du travail avait été marquée par le changement de son supérieur hiérarchique et par son sentiment d'avoir été mise à l'écart. En novembre, la mère était déprimée et il est difficile de faire la part de ce qui avait entraîné quoi dans cette spirale descendante. Il était en tout cas indéniable que cette enfant présentait une plus grande sensibilité aux changements de son environnement que ses pairs. Face à une fragilité pareille de l'enfant, nous pouvons même nous interroger sur l'opportunité de prendre sa mère en psychothérapie psychanalytique. En effet, au début d'un processus personnel de cet ordre, le sujet est souvent perdu dans ses pensées ; cela n'aurait-il pas été interprété par l'enfant comme une perte du lien avec la mère ?

Quoi qu'il en soit, face à cet ensemble de difficultés, Marine, tel un petit sous-marin, avait fermé les écouteilles et plongé. Dans cette séance, toute son attention, visuelle et auditive, se concentrait sur les gros feutres qu'elle mettait et retirait du pot, visiblement attentive au petit bruit que cela provoquait et à leur couleur. Pourrions-nous penser à une volonté d'un proto-sujet de ne pas entendre cette voix humaine ? Y aurait-il un facteur d'hypersensibilité chez ces bébés, qui les mènerait à éviter une voix humaine pour peu qu'elle soit porteuse du moindre signe dépressif ? Comme si cela ne pouvait pas ne pas entraîner chez ce bébé une réponse de type dépressif intolérable ? L'idée de Monica Zilbovicius d'employer des antidépresseurs chez ces petits implique l'hypothèse de processus métabolique de ce type. Si je reste très réservée quant à l'emploi de ce type de produit sur des petits, je dois reconnaître que la prise par la mère d'un antidépresseur a amélioré leur relation interpersonnelle. Mais cela n'a pu se faire que quinze mois plus tard, quand Marine était très largement sortie d'affaire. Dans un premier temps, il n'était pas question que j'en parle à la mère, que je voyais par ailleurs toutes les semaines, car cela aurait équivalu à lui faire porter une responsabilité indue dans cette affaire, d'autant que l'état de fermeture de Marine aurait déprimé n'importe quel parent. Plus tard, quand sa fille s'est mise à avoir une véritable relation avec elle, elle a pu me parler de son noyau dépressif, très antérieur à la naissance de sa fille. Mais c'est surtout l'envie que l'entrée en maternelle de sa fille se fasse le mieux possible qui la décida à prendre « un petit quelque chose » avant les

vacances d'été. Qu'on ne me fasse pas dire que cette structure plutôt dépressive de la mère puisse être la cause de la pathologie de sa fille ; si tel était le cas, une grande partie de l'humanité serait autiste. Il me semble plutôt que cet élément réveillait chez l'enfant quelque chose d'analogue et d'intolérable pour elle.

RETOUR AU MATÉRIEL CLINIQUE

Tout en ouvrant la bouche face aux cuillères du yaourt, Marine regarde attentivement la caméra devant elle. La mère, parlant à la place de l'enfant : « Par contre, le coup de la caméra, ça m'intrigue. »

Malgré l'aspect accordé et empathique de nos discours, Marine reste de marbre comme si nos voix n'étaient qu'un bruit de fond dans l'environnement. Elle n'y prête pas plus d'attention qu'au bruit des voitures dans la rue. Il est évident que la clinique avec ces enfants confirme les découvertes de Zilbovicius : notre voix est en effet traitée comme l'on traite des bruits extérieurs.

Ce n'est pas comme cela qu'elle allait devenir « expert en voix et visages humains », comme dit Zilbovicius, et « le développement de son cerveau risquait de ne pas se faire de façon habituelle ». Les premiers résultats en imagerie cérébrale ont mis en valeur la difficulté à coupler une voix et une image visuelle dans l'autisme. Laurent Mottron fait un recensement des travaux à propos des difficultés de perception intermodale.

Il est donc plus que jamais à l'ordre du jour d'essayer de redonner aux petites Marine de moins de 2 ans, l'envie d'entendre la voix humaine et de regarder le visage de son entourage proche. Et c'est ce qui a pu se passer dans la suite de cette séance, véritable réanimation psychique.

Je fais semblant de manger la cuillerée suivante de yaourt.

« Là, c'est M^{me} Laznik qui va en manger. Hum ! Hum ! Hum ! C'est bon, à la vanille ! » Ce fragment, porteur de ma surprise et de mon plaisir devant cette odeur de vanille, suscite – dès le premier hum ! – un regard souriant chez Marine, comme partageant mon plaisir. Mais il disparaît, dès la fin de la phrase.

Pour essayer, elle aussi, de capter le regard de sa fille, la mère à son tour fait semblant de manger le yaourt en disant : « Moi,

j'en prends un peu ? J'ai le droit d'en prendre un peu de ce bon yaourt ? Je me demande s'il n'y a pas un peu de fraise dedans... », rajoute-t-elle, en feignant de goûter.

Rien, chez Marine, ne montre le fait qu'elle aurait perçu le jeu de sa mère. En essayant de ne pas trop perdre contenance, la mère lui donne une nouvelle cuillérée de yaourt. Marine est parfaitement capable d'anticiper l'arrivée de la cuillère en ouvrant la bouche, mais rien chez elle n'indique un quelconque plaisir partagé.

Je décide de refaire semblant d'en manger. « À M^{me} Laznik ! Moi aussi, j'en veux ! Hum ! C'est bon ! » Dès mon « hum ! » de surprise et de plaisir, Marine me regarde à nouveau dans les yeux, avec un grand sourire, comme en partageant mon plaisir. Mais cela ne dure pas plus de deux secondes.

Mon transfert m'indique que ce nouveau succès suscite une détresse chez la mère ; j'y parviens et pas elle. Je décide d'inverser le jeu. En prenant le yaourt et la cuillère, je dis : « Là, c'est M^{me} Laznik qui va en donner à maman. »

« Ah ! on a changé de distributeur ! », s'exclame la mère. Grâce à notre lien ancien, cette situation insolite – une femme de 40 ans, à qui cela ne devait pas être arrivé depuis des décennies – déclenche chez elle une exclamation de surprise et d'amusement. Marine nous regarde, l'une et l'autre, en riant et en approchant ses bras, rythmiquement, comme pour taper des mains. Je commente : « Cela marche si maman trouve du plaisir, mais si maman se nourrit elle-même, ce n'est pas aussi drôle. »

Comme elle me regarde toujours tenir ce yaourt, je lui en offre une vraie cuillérée. Marine ouvre ma bouche, mais en baissant le regard dans son habituelle indifférence. Je commente : « Je n'en ai que lorsque l'on fait les petits clowns. »

Cet enfant distingue clairement le registre du besoin alimentaire de celui de la pulsion orale. Ce n'est pas de yaourt que peut se nourrir son envie de voir et d'écouter ; c'est d'une particulière prosodie dans nos voix, porteuse des pics alternés entre surprise et plaisir. Ces pics sont caractéristiques de ce que l'on a longtemps appelé le *mamanais* et qui, depuis peu, s'appelle le *parentais*, car les pères sont aussi doués que les mères pour les produire. Nous savions depuis longtemps (A. Fernald, 1979) que la prosodie qui en découle ne pouvait se retrouver dans une parole entre adultes

que dans des situations exceptionnelles où la surprise et le plaisir se conjoiendraient. Depuis peu (N. Reissland, 2002), il a été prouvé que la surprise produit dans la voix du parent d'un bébé un pic d'énergie élevé, tandis que le plaisir produit un pic très bas. Je constate donc que, quand les deux se produisent successivement, cela donne l'aspect de collines découpées propre à la prosodie du *parentais*. Mais avant d'aborder l'analyse de nos voix, revenons au fil de la séance.

Je rends le yaourt à la mère, qui lui propose : « Encore un petit peu ? » En essayant de capter son regard, elle retire la cuillère quand la bouche s'ouvre en demandant : « Elle est où, la bouche ? » Marine, impassible, continue à manipuler les gros feutres, tandis que sa bouche s'ouvre quand la cuillère approche. Et quand, ayant avalé sa cuillère, je lui demande : « Est-ce que c'était bon ? C'était bon ? » Elle reste de marbre. Le contact était rompu.

« Et moi ? ! Et moi ? ! Et moi ? ! » J'obtiens un petit regard mais, à l'essai suivant, le manège ne marche plus.

Je suis inquiète, craignant qu'elle ne se referme pour longtemps. Forte alors de ce que je sais sur l'effet « voix de sirène » qu'une prosodie porteuse de « sidération et lumière » peut avoir même sur des bébés devenus autistes plus tard, j'essaye de créer en moi une image interne capable de me mettre dans un état de ce genre. Je reprends le pot de yaourt et hume son odeur ; la vanille m'envahit. J'imagine alors un beau parc avec un grand plan de vanille. Une ambiance tropicale se dégage de ce parc, style affiche du « Club Med ». Même si je n'y ai jamais été, je n'ai pas manqué de sentir l'impact publicitaire de leurs grands panneaux faits pour provoquer le rêve d'un ailleurs inconnu. Mon pied de vanille imaginaire ressemble à un grand buisson aux feuilles brillantes, vert foncé ; il est couvert de belles fleurs blanches. Quand j'y songe maintenant, je m'aperçois que cela ressemble à un immense gardénia, le blanc des fleurs étant probablement suscité par la couleur du yaourt. Je n'ai jamais vu un pied de vanille et j'ignore à quoi cela ressemble. Qu'importe, en infiniment moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, je suis propulsée dans un monde magique de surprise et de plaisir.

Je m'entends dire à Marine à qui j'offre la cuillère de yaourt à humer sous son nez : « Regarde l'odeur ! » Mon énoncé ne

manque pas d'enthousiasme et les pics prosodiques de ma voix doivent convenir, car la petite fille me regarde, souriante. Quant à l'apparente absurdité de mon énoncé, il renvoie sûrement à une condensation de mon désir de lui faire sentir, et la joie du parfum, et la beauté des fleurs. J'oserai proposer l'hypothèse que la pulsion, quand elle prend l'Autre dans sa boucle, est productrice de comodalité. Une pulsion orale est alors nécessairement intriquée aux pulsions scopique et invoquante.

Vingt minutes plus tard, c'est Marine qui, à l'aide d'une dinette, m'offrira assiette et cuillère, faisant à son tour semblant de me nourrir. Mais avant d'analyser la valeur de cette scène, soulignons qu'elle a lieu peu après une autre que voici : Marine veut pousser une petite chaise dans la pièce. À l'époque, elle déplaçait partout des meubles au grand dam de ses parents qui y voyaient, à juste titre, une action de fermeture de sa part. Cela s'était produit aussi dans les séances précédentes, mais là, au lieu de jeter par terre le poupon qui encombre la chaise, Marine le dépose sur mes genoux. Je décide de lui chanter une berceuse : « Câlin, câlinou, câlinette, câlinette, câlin, câlinou, câlinou pour le poupon. » Le rythme est lent mais marqué par les répétitions, et les voyelles sont particulièrement accentuées et rallongées. Marine ne me quitte pas des yeux tant que dure la chanson, mais elle décroche instantanément dès que c'est terminé. Cependant elle en reprendra elle-même la mélodie quelques séances plus tard, en berçant un minuscule bébé de deux centimètres dans un tout aussi minuscule berceau. Il y aurait sûrement beaucoup à réfléchir sur la puissance de ces rythmes dans les prises en charge de ce type d'enfant.

Mais revenons à la scène où elle me nourrit. Un grand espoir m'envahit alors : elle vient, spontanément, de réussir une des questions clefs du CHAT, question validée sur des bébés plutôt plus âgés qu'elle. *Sa capacité de faire semblant* s'est mise en place ! Ma joie interne face à la réussite d'un test cognitiviste repose sur le fait que, depuis longtemps, je pense que la question : « L'enfant est-il capable, avec une dinette, d'offrir un café ou un thé à sa mère ? » va bien au-delà de sa capacité de faire semblant. Son soubassement n'est autre que le bouclage du troisième temps de la pulsion orale. Quand un petit offre, pour de jeu, quelque chose

de bon à sa mère, il se trouve au-delà du registre de la satisfaction du besoin. En plus, il s'agit ici d'un objet bon pour la mère et non pour l'enfant, qui n'aime à cet âge ni le thé ni le café. Le soubassement de la capacité de répondre positivement à cette question du CHAT dépend donc de la capacité de l'enfant à souhaiter se faire le porteur de l'objet qui répond à la pulsion orale de sa mère. Si le nourrisson offre son petit pied ou ses doigts pour que sa mère s'en réjouisse en jouant à les croquer, l'enfant plus grand vient offrir, à cette jouissance pulsionnelle de l'Autre, non plus un morceau de corps mais un objet sublimé. Quand Marine me nourrit avec la cuillère, je joue à manger une délicieuse omelette imaginaire. Marine suit attentivement les marques du plaisir, sur mon visage et dans ma voix.

À la séance suivante, c'est son père qui l'accompagne. Elle reprend le jeu du restaurant, en nous nourrissant, tour à tour, ravie de nous faire autant plaisir.

Marine confirme mon hypothèse actuelle sur la mise en place de l'appareil psychique : son plaisir de fonctionner est tributaire du plaisir qu'il suscite chez l'Autre. Formulation non sans analogie avec celle qui prévaudra pour les plus grands et que nous devons à Lacan : le désir du sujet, c'est le désir de l'Autre.

Mais, chez Marine, ces moments heureux ne sont encore que des îlots émergeant d'une mer d'indifférence. Même la séance dont je viens de décrire quelques fragments en est lourdement entachée, ce qui fera dire à Pierre Ferrari, quand il la visionnera : « Croyez-vous que l'on puisse y arriver pour elle ? » La phrase, énoncée sur un ton affectueux, laisse transparaître son inquiétude légitime. Moi non plus, sur le moment, je n'en sais rien, sinon qu'à 15 mois elle est beaucoup plus difficile à mobiliser qu'elle ne l'avait été à 3 mois. Ce n'est qu'un an plus tard que je pourrai dire qu'elle me semble sortie d'affaire. On ne dira jamais trop aux pédiatres combien il serait important de nous les envoyer pendant leurs premiers mois de vie !

Le travail de réanimation psychique, effectué dans cette séance, repose sur des recherches multidisciplinaires auxquelles je participe par ailleurs. Par exemple, quand elle cesse de répondre à mon jeu, cela me fait penser que j'ai perdu la fraîcheur de la véritable surprise avec elle et je cherche donc à me ressourcer dans les

représentations qui me viennent. Mais est-ce que l'on retrouverait cela dans l'analyse des voix ? Les enregistrements de ces fragments de séance furent confiés à une psycholinguiste pour analyse en laboratoire. Elles ont confirmé les hypothèses que je m'étais formulées.

Chez Marine, la moindre contrariété de la mère – une grève des transports, un bus qui part un jour où il pleut, quelqu'un de désagréable dans le métro – entraînait immédiatement une fermeture totale de sa part, qui durait en général 24 heures, et parfois même 48 heures. La mère racontait comment elle essayait d'entrer à nouveau en relation avec elle. Mais elle garda encore, jusqu'à la fin de ses 5 ans, un manque d'intérêt pour les enfants de son âge qui contrastait, par ailleurs, avec des compétences extraordinaires pour une petite fille. En voici l'exemple le plus saisissant.

Marine arrive en séance et annonce : « Aujourd'hui, j'ai quatre ans et demi. » Ce qui était vrai. Puis elle me donne un petit poney, en prend un autre et dit :

« Je suis la maman poney, et toi, le petit poney. » Nous commençons à jouer. Elle fait dire à la maman poney : « Je t'ai acheté un nouveau doudou, le tien était sale, je l'ai jeté. Celui-là est le même. » La mère, qui faisait toujours très attention au vieux doudou, dont elle connaissait l'importance et qu'elle avait souvent recousu, me regarde un peu effarée.

Je dis à la place du petit poney : « Mais moi, je veux mon vieux doudou ! C'est lui que j'aime ! »

La maman poney : « Je l'ai jeté à la poubelle ! »

Petit poney : « Alors, allons le rechercher dedans ! »

Maman poney : « Trop tard, il est parti dans le vide-ordures. »

Le petit poney, gémissant : « Mais alors, on peut aller dans la cave le chercher dans la grande poubelle ! »

Maman poney : « Trop tard ! Le camion poubelle est déjà passé ! »

En tant que petit poney, je ressens un tel accablement que je ne sais plus quoi faire. J'arrête de jouer. Marine prend le petit poney et le fait jouer, elle. Elle le fait marcher, monter sur le dossier d'une chaise, en commentant : Le petit poney va se promener. Tiens ! Il voit un pont. Tiens ! Il monte dessus ! Tiens ? Il se jette

du pont dans la rivière ! » Et le petit poney tombe, en effet, du dossier de la chaise.

Marine continue son histoire, tout en faisant jouer les personnages : « La maman se précipite au bord de la rivière, elle court retirer son petit poney et le rapporte sur le bord. Le petit poney ne bouge plus, il est mort ! »

À partir de là, tout en mimant la scène avec les deux petits poneys, Marine commence un long monologue, absolument tragique, de la mère du poney qui s'adresse à son fils inerte.

« Petit poney, regarde-moi ! Petit poney, parle-moi ! Petit poney, tu m'écoutes ? Petit poney, ouvre ton petit œil ! Je t'en supplie, bouge une petite patte ! » Tandis qu'elle continue ce lamento maternel, les larmes coulent de ses yeux. « Bouge au moins ta petite oreille, je t'en supplie ! »

La scène dure cinq bonnes minutes, ce qui à la mère et à moi – blanches et pétrifiées – semble une éternité. Je demande à la mère si elle a eu une quelconque expérience d'une mère ayant perdu son enfant, tant le ton de sa complainte est parfaitement juste. Non.

Le monologue s'interrompt quand je dis : « C'est l'heure. » Marine se lève alors pour partir, comme si rien ne s'était passé, laissant sa mère et moi dans un grand trouble.

Nous essayerons pendant deux semaines de rattacher cette intuitivité de Marine à quelque évènement dans la réalité. En vain. Puis mes élèves, à qui j'en fis part, me firent remarquer que ce petit poney inerte, comme mort, ressemblait assez à Marine elle-même, telle que sa mère nous la décrivait pendant ces épisodes de fermeture. J'en parlai à la mère, qui en convint, mais rajouta : « Je ne savais pas que j'en souffrais autant. »

Marine avait donc eu, pendant ses moments de fermeture, l'accès à une dimension de détresse maternelle dont la gravité échappait même à cette dernière. Les recherches actuelles de Laurent Mottron, spécialiste des autistes de haut niveau, le mène à affirmer l'existence de facteur d'hyperdiscrimination perceptive chez eux. Notre Shakespeare en herbe allait-elle garder ce talent ?

Dans les deux années qui suivirent, Marine seut de plus en plus de relation sociales et se normalisa, elle se banalisa. Une simple

petite fille intelligente, dont la maîtresse, en fin de CP, s'est dite très satisfaite. Le seul reproche qu'elle pouvait lui faire était d'être un peu pipelette avec ses copines. Marine ne comprit pas pourquoi ce reproche rendait sa mère et son analyste si heureuses.

Voici ce qu'écrivit Catherine Morillon, son orthophoniste :

« Marine est une enfant harmonieuse qui établit un bon contact avec l'adulte. Elle est venue me voir pour résoudre une difficulté de langage (trouble d'articulation), au rythme d'une fois par semaine. Elle a appris, puis s'est approprié ce que j'avais à lui proposer. J'ai poursuivi mon travail un peu au-delà, puisque je lui ai montré comment changer de mode de déglutition afin de préserver sa dentition à long terme.

J'ai commencé le traitement alors qu'elle était en début de CP. Attentive à ce que l'apprentissage de la langue écrite se déroule bien, il m'est arrivé de lui proposer de lire quelques tableaux de lecture afin de m'assurer que ses compétences en ce domaine se développent bien. Elle lit maintenant fort bien en ce début de CE1.

Tout au long de la rééducation, Marine était très heureuse de venir. Nous naviguions entre les apprentissages que je lui proposais, un rituel qu'elle retrouvait avec la plus grande satisfaction et un jeu de courte durée en fin de séance. Ce rituel consistait en une retrouvaille avec le déroulement de l'ensemble des séances, puisqu'elle reprenait la lecture de tous les tableaux faits en début de traitement (peu nombreux !), et qui étaient bien évidemment dépassés. Retrouver l'ensemble des bornes marquant le sentier que nous avons parcouru est demeuré la source d'un grand plaisir tout au long du traitement. Celui-ci va s'arrêter dans trois séances. Marine partira avec son dossier, comme elle me l'a demandé. »

Dans les semaines qui suivirent l'arrêt des séances avec son orthophoniste Marine se montra assez triste, disant que l'école ne lui plaisait plus. Il lui fut proposé de retrouver, si nécessaire, M^{me} Morillon. Mais, assez vite, son plaisir d'apprendre et de retrouver ses amies reprit le dessus.

Je continue à recevoir la mère et Marine une fois par mois, car l'expérience de sa rechute m'a beaucoup inquiétée et parce que c'est la première fois que je vois un petit, qui ayant pris le chemin de l'autisme, s'en sort pratiquement sans séquelle.

Comment comprendre ce « miracle » ? Il est vraisemblable que la plasticité cérébrale des premiers mois de vie puisse être un facteur important. Mais les dernières recherches en génétique, auxquelles le professeur Arnold Munich fait allusion dans ses conférences récentes, semblent donner à l'épigénèse un rôle prépondérant dans les pathologies autistiques. Or, il semblerait que l'épigénèse se prolonge pendant les premiers mois de vie. Le psychanalyste, qui reçoit dans cette période le bébé et sa maman, aurait donc la possibilité d'intervenir à ce moment crucial. Une sorte de thérapie génique ?

Voici de nouvelles perspectives pour le travail du psychanalyste auprès des bébés et leurs parents.